

## ***Le Hollandais***

(Science-Fiction)

« Le Hollandais ! Le Hollandais ! »

Il m'a semblé reconnaître le timbre de voix de Cathila. Et puis mon cerveau a enchaîné les corrélations : je doute que Cathila, à vingt-six ans, tienne encore deux années, il me faudra inscrire dans le rapport qu'il était trop sensible car trop jeune. C'est ainsi que commence la peur, quand on se laisse gagner par l'irrationnel. Brailler ainsi « Le Hollandais », cette vieille légende datant de cinq siècles ! Pourquoi l'a-t-on engagé pour un séjour aussi éprouvant ? Bien sûr, il est tombé dans le piège comme les autres, on lui a proposé comme un cadeau le mirifique contrat. C'est que, aller roder au-delà de Pluton n'avait rien d'une promenade épanouissante, on ne revenait pas indemne d'un séjour de cinq années sur une station perdue à trois années de la Terre, on pouvait le supposer, mais les primes et la garantie que vos années seraient comptées triple pour votre retraite étaient alléchantes. Pardi ! On passait sous silence les détails, bien sûr. Un exemple : en cas de maladie grave, l'équipement médical étant sommaire, vous aviez toutes vos chances pour qu'un cercueil de plus, à votre nom, se retrouve accroché à l'extérieur de la station, car on n'allait pas gaspiller du carburant pour vous ramener sur Terre en urgence ! Pour ma part, j'en ai arrimé un. Il y en avait déjà deux, là, bien alignés, quand la corvée m'a échue. La quatrième année de notre séjour était tout juste commencée, et, sauf l'heureux dénouement de découvrir cette fameuse et hypothétique faille du continuum espace-temps, nous avions encore toute latitude pour sombrer dans la dépression. Il y a plus réjouissant pour l'esprit, je suis resté des mois avec cette vision des trois cercueils avant de parvenir à l'évincer de mon regard.

On a beau s'être essayé à se forger un esprit réfractaire aux phantasmes, on n'est jamais certain d'y être parvenu réellement, et les semaines qui passaient se chargeaient de rendre filandreuses puis déliquescentes vos résolutions. La réalité de la mission et sa répétitivité au fil des jours laissaient la part belle à la lassitude et à la neurasthénie, vous étiez mûr pour ressasser des souvenirs encombrants. Je ne m'attarde pas sur les moments d'inquiétude prompts à se transformer en angoisses intenses, tant vous vous sentiez loin de votre monde natal. Et puis, cinq années, c'est long. Quant à y ajouter les six années de voyage pour s'y rendre et en revenir, l'esprit concevait très vite que vous aviez payé cher une retraite anticipée que l'on vous avait fait scintiller. Quant au travail en lui-même, il y avait, sans doute, plus exaltant que celui qui consistait à parcourir des cercles de plus en plus éloignés de la station à la recherche de cette anomalie dans la gravitation de Pluton. C'est ce que l'on était censé repérer, les astrophysiciens et les mathématiciens l'avaient calculé : « une faille du continuum espace-temps passait dans les environs ». Pour eux, pas de doute. Une faille qui mènerait les humains loin au-delà du Système Solaire. L'Avenir ! Mais, depuis trente-deux ans que la station existait, aucun résultat.

Décidément, mieux valait éviter de penser si l'on ne voulait pas sombrer, entre autres, parmi les écueils de son passé... Si seulement Cathila pouvait avoir dit vrai, cela m'aurait été utile, j'étais mûr pour me raccrocher à n'importe quoi

pour escamoter le parasite qui me rongeat. Se pouvait-il que le hasard m'offrait un dérivatif ? Que je n'étais pas, encore une fois, au début de ce cauchemar qui me persécutait pour la dix millième fois ?

Et c'est là que ça a recommencé... « Le Hollandais ! C'est lui ! »

Du coin de l'œil j'ai observé rapidement les autres. Ils étaient, tous, subjugués par l'écran du poste. J'avais porté un prématuré jugement car Cathila n'avait que trop bien résumé la situation : un vaisseau était bien là, luisant d'une énergie résiduelle, au beau milieu de l'écran de veille.

L'image était bien réelle. Mais cette coque grisâtre, presque dissimulée par les roches qui l'accompagnaient, avait quelque chose de maléfique. Restait que pour le qualifier de « Hollandais » il y avait encore de la marge, les vaisseaux perdus corps et biens, en un peu plus siècle, se comptaient par dizaines.

Je me suis repris. J'ai calmé Cathila à voix haute, afin que tous les autres profitent de la leçon, puis j'ai pris possession de la console. Les Annales répertoriaient les drames des dernières décennies : il suffisait de mettre un nom sur cette semi-épave.

Pendant que Morel tentait d'établir un contact avec l'ordinateur inconnu, j'ai passé en revue la liste des Commandants qui avaient eu le malheur de se perdre corps et biens. Le temps semblait faire du sur place car l'ordinateur étranger restait silencieux. Quant à moi, j'en étais déjà à 2192 et pas la moindre silhouette correspondante en catalogue...

Aucune tuyère latérale : je m'abusais à m'attarder. Mon esprit refusait encore. J'ai dû m'y résoudre, aucune tuyère latérale signifiait que ce vaisseau avait été construit « avant » 2148. Alors je me suis enfoncé dans les archives.

Tous attendaient après moi, ne quittant pas de vue la fantomatique image. Même le grossissement ne donnait aucune indication sur une quelconque inscription, le frottement des innombrables particules de l'espace avait tout effacé. Seulement cette tuyère unique. J'ai dû encore remonter les années, comme contre mon gré. Et puis j'ai trouvé. La silhouette correspondait. En 2106... L'Aile d'Icare . Commandant Wingler.

Tous les autres ont repéré mon immobilisme. Les yeux questionnaient. J'ai éclairci ma voix, puis...

- 2106... L'Aile d'Icare... Le vaisseau a été déclaré perdu. Plus aucun message depuis 2112. Mais, ce que je ne m'explique pas... (Évidemment, tout le monde attendait la suite). Eh bien, voilà : il n'y avait aucun humain à bord, seulement des clones informatiques. Alors pourquoi cet ordinateur ne répond-il pas, puisqu'il y a encore de l'énergie, c'est incompréhensible. Reste encore que l'ordinateur n'ait pas su se réparer malgré une source d'énergie présente, c'est possible. C'est possible mais c'est curieux. Ginguy, que donne notre message ?

- Toujours rien. Si j'avais son code je gagnerais du temps.

- Il n'est pas indiqué, il va falloir le décrypter. À l'époque la concurrence avait amené à en utiliser plusieurs. Combien ? Je l'ignore. C'est la seule information précisée. Alors, voilà, nous allons mettre notre ordinateur sur ce problème et, avec un peu de chance...

- Et si nous l'abordions ?

- Il n'y avait aucun humain à bord, quel intérêt ? Il y a un accès existant, sans doute, il suffirait de le repérer, mais pourquoi ? Seul l'accès aux mémoires est intéressant. Il nous faut trouver les codes.

- Ou noter seulement qu'il n'y a rien à signaler...

- À condition qu'il ne soit pas fait, du tout, mention de la rencontre. Donc : c'est raté ! Alors nous allons fracturer son code, récupérer ce qu'il a en mémoire, et envoyer son contenu. Et nous allons nous presser ! Au travail !

\*\*

Nous sommes restés trois jours pleins à ausculter ses bases d'antennes. Aucun indice sur le premier code, alors chacun y allait de ses suppositions. Et puis ça s'est terminé par une recherche systématique. Nous savions que nous en aurions pour des semaines, mais impossible d'abandonner cette relique de vaisseau et s'en revenir sur Terre en déclarant que nous avions échoué à entrer en contact avec une épave encore tiède, que nous étions surtout pressés de poursuivre notre balayage à la recherche de cette fichue faille, notre avancement à tous en aurait pris un sérieux coup, à commencer par le mien. On ne badine pas avec les Principes à l'Amirauté, d'autant que ces messieurs-dames y gagnaient des points et des honneurs. Nous étions piégés, pour remplir ce rapport il fallait du solide. Alors on s'y est mis.

Tous les soirs je notais sur le carnet de bord nos échecs. À longueur de journées nous envoyions des signaux à cette carcasse immobile et muette depuis plus d'un siècle dans l'espoir de faire réagir son ordinateur. Ah ! Si seulement cette épave avait été totalement dépourvue d'énergie, l'excuse aurait été valable de l'abandonner ! Mais l'image infra rouge luisait comme pour nous placer sur un gril, nous mettait les nerfs à vif, fascinante. Enfin, notre ordinateur épuisait les unes après les autres les probabilités, c'était une question de jours, tôt ou tard il y aurait un signal de retour, il s'agissait de patience.

C'était bizarre de s'acharner à vouloir réveiller à tout prix des fichiers d'hologrammes, nous n'aurions même pas de remerciement, c'était à parier, de ces passagers sans os ni chair. Une curieuse sensation de vouloir le contact avec des antiquités, des zombies informatiques. Et plus les jours passaient, plus nous avions la sensation de vouloir déranger des entités bien en paix, rangées soigneusement dans leur mécanisme de lecture, dormant paisiblement dans leur crypte. Après tout, tout le monde ne pouvait pas avoir l'ineffable privilège d'un sommeil éternel au-delà de la Ceinture d'Astéroïdes, pourquoi fallait-il absolument leurs tenir une conversation ! La réglementation, rien de plus. Le fameux Règlement. Le sacro-saint principe de venir au secours de naufragés. Des Naufragés ! Quelques disques mémoire au sein d'un ordinateur ! Des humains factices, des fantômes répétant inlassablement, avec une parfaite exactitude, ce que des enregistrements originels avaient copié et gravé de personnalités bien vivantes mais mortes depuis. Quant à imaginer que l'énergie résiduelle du vaisseau avait pu permettre un prolongement de ces vies factices, il était déconseiller de s'y attarder si l'on ne voulait pas voir ses propres pensées chavirer définitivement. Au fil des jours, ils nous apparaissaient de plus en plus comme un appel obstiné de l'enfer.

Ajouté au zéro absolu de l'espace, il n'en fallait pas plus pour glacer les cauchemars qui revenaient au moindre assoupissement. Ces cauchemars qui nous ont gagnés peu à peu, ont envahi nos sommeils. Dès le lever, les yeux cernés interrogeaient en permanence les progrès des calculs. Les respirations se bloquaient dès que les opérations annexes se déclenchaient. Les poitrines s'affaissaient quand une phase nouvelle de probabilité se remettait en route, alors les respirations soufflaient bruyamment, comme soulagées, comme si toutes

redoutaient l'échéance, l'ultime instant où ces pseudos morts réagiraient. Et puis les écrans se noircissaient à nouveau d'interminables et hermétiques calculs, laissant quelques heures pour se restaurer et attendre la fin de journée. Ensuite ? Fermer les yeux pour tenter d'enrayer d'interminables insomnies, telles étaient nos nuits.

Et puis, le dix-huitième jour, un mot s'est formé sur l'écran central : « Éternité ». Tout juste si nous n'avons pas insulté notre ordinateur, tellement nous escomptions un échec bien carré, bien définitif. Et puis j'ai réagi : nous avons la première clef. J'ai envoyé aussitôt un message en direction de cette coque à peine tiède. Et puis nous avons attendu. Puis nous avons émis le message toutes les dix minutes, pendant vingt-quatre heures, sans autre résultat, à chaque fois, qu'un spot lumineux en retour.

Nous avons compris qu'il n'y avait plus qu'à relancer notre recherche pour une très probable seconde clef.

« Éternité ». Ça résonnait comme une condamnation définitive. J'ai bien senti que si j'avais donné l'ordre de s'en aller, d'abandonner cette carcasse à son destin, un immense soulagement aurait envahi le vaisseau, comme lorsque l'on sort d'une nécropole, que l'on prend ses distances avec la mort. Mais nous n'avions pas le droit. Ces deux mois sont bien restés l'épreuve la plus sinistre de ma carrière. Cette attente et ce qui s'en est ensuivi.

Quinze jours plus tard, après cette seconde recherche, notre ordinateur a conclu à une deuxième clef. Mais pour être dérangeante, elle l'était : « Éternité ».

J'en ai conclu que, si il y avait d'autres codes, ce serait toujours le même mot, alors j'ai tenté le coup en émettant plusieurs fois de suite une triple clef « Éternité »...

Bonne déduction, l'ordinateur étranger a réagi. Mais la surprise a été de taille : en retour, une véritable cacophonie de voix, un concert de protestations !

Sur le coup, nous avons eu la sensation d'entendre les naufragés du Radeau de la Méduse brailler comme des perdus. Un désespoir bien compréhensible, au demeurant. Mais nous avons eu tous peur et j'ai baissé précipitamment le son. Bien inutilement, puisqu'un silence subite, total, succédait à ces véhémences, nous l'avons constaté par la suite. J'ai laissé passer quelques minutes. Nous nous regardions tous comme si une porte de l'enfer s'était entrouverte, c'est ce que nous avons tous ressenti sur l'instant. Et puis nous avons retrouvé notre sang-froid. Ça n'avait rien d'une quelconque petite société humaine s'invectivant avant de s'entretuer, plutôt plusieurs personnes protestant pour elles-mêmes, mais ensemble. Pas facile d'en faire le compte, mais ça faisait comme une petite douzaine de voix. Des voix masculines et féminines. Alors je suis revenu en arrière, j'ai remonté le son, progressivement, car c'était notre unique piste.

C'était bien un désespoir véhément, mais chacun parlait pour soi, rien à voir avec ce qui aurait pu être issu d'une confrontation lors d'une réunion. J'avais vraiment des frissons qui me glaçaient le dos, c'était sinistre. Un désespoir qui s'exprimait comme jamais il ne m'avait été donné d'entendre, même de la part de mourants. J'ai eu conscience que mon regard s'égarait à cette écoute et l'état d'esprit des autres n'était, sans doute, pas dans un meilleur état. Que devons-nous faire de ces colères désespérées ? Et pourquoi l'ordinateur chargé de gérer « ses » passagers en avait-il perdu le contrôle ? Ces gens avaient-ils eu conscience du moment de la rupture, si rupture il y avait eu ?

Il fallait se réunir, faire le point, pour tenter de tirer cette situation au clair. Et puis, comment laisser ces simili-humains, ces fantômes d'un nouveau type, à leur sort ! Cette rencontre était vraiment une catastrophe. Un ordinateur perdant totalement le contrôle de ses passagers informatiques : du jamais vu.

Il y avait une explication, il fallait absolument la trouver. Tenter de décrypter l'accès à chacune des voix ? Nous n'avions pas le choix puisque l'ordinateur lui-même avait flanché à les contrôler. Donc nous avons mis le nôtre sur la première voix suffisamment claire. Puis sur une deuxième. Puis une troisième. Puis nous avons tenté de repérer le lien qu'il y avait entre elles. Une fois obtenu, nous l'avons essayé pour les autres voix afin de le vérifier. Le lien était solide, nous sommes entrés, tour à tour, en communication avec chacune des autres « personnes ». Mais toujours impossible de remonter chaque circuit plus avant, tous ces liens avaient été comme bloqués au-delà d'un moment précis, à l'entrée de cet ordinateur. Toutes ces entités avaient été comme subitement figées.

La question nous est venue, logique : était-ce la machine qui avait « décidé » de cette dramatique manœuvre ? Non, cela ne pouvait être que la conséquence d'un incident imprévisible. Admettre l'inverse était à peine imaginable. Autre possibilité : une cause intempestive avait provoqué l'incident. Possible. Mais la coque du vaisseau ne présentait pas la moindre trace suspecte de choc.

Ou s'isoler délibérément ? Un suicide collectif, alors, face à une prévisible et indicible catastrophe ? Non, puisque les voix « protestaient ». Nous allions de surprises en surprises. Mais, puisque la machine nous était inaccessible, repartir des voix s'imposait, alors nous les avons disséquées une à une. C'est par cette méthode que nous en avons dressé la liste et les caractéristiques. Puis la sémantique des paroles prononcées nous a servi à reconstituer la sémantique de ce véhément « concert ». Et, là, nouvelle surprise : l'emportement des propos n'impliquait en rien l'ordinateur, n'appréhendait aucun événement dramatique, il s'adressait à des « tiers ». Ces gens protestaient contre un sort qui allait leur être fait « par quelqu'un ».

Après un retour en arrière de plus d'une heure, précédemment cette « révolte », nous avons compris que tous les passagers n'étaient pas là. On comprenait que ces protestations s'adressaient à d'autres personnes et que ces autres personnes étaient, au moment fatidique, « ailleurs ».

Il semblait bien que cette seconde partie de l'équipage pouvait être à l'origine du drame ambiant. Nous étions au comble de la stupéfaction. Comment et pourquoi une partie de cet équipage aurait décidé, contre l'avis des autres, d'une action aussi grave ? D'autant que ce type de manœuvre ne pouvait qu'avoir pour conséquence de mettre le vaisseau en panne générale, y compris pour eux. Une mutinerie suicidaire ? ! Ou une erreur, une fausse manœuvre irréversible, alors ? Non. Ça ne tenait pas : même dans ces archaïques vaisseau des sécurités étaient en place, toute intervention devait être décidée d'un commun accord, même et y comprise par un de ces clones informatiques habilité et détenteur d'un pouvoir de décision.

Comment avait-on pu en venir là ? Nous avions bien affaire avec un « Hollandais » d'un nouveau type ! Une bien curieuse mutinerie que celle qui se condamne à s'isoler d'un ordinateur, seul apte à vous ramener sur Terre, et, du même coup, condamner les autres à errer éternellement avec vous dans le vide cosmique. Bien sûr, il n'était question que de vies informatiques, mais ces vies étaient parfaitement capables de concevoir les conséquences de cet état de fait. Et

comment gérer mentalement un abandon, se répétant éternellement, délibérément décidé par des tiers qui plus était ? Effroyable... Et surtout, pourquoi cet acte ? Pourquoi un tel sadisme à l'encontre des autres ? La crise de rage de gens, mis en quarantaine par l'ensemble de l'équipage, qui s'étaient rebiffés ?

Un assassinat sans la moindre goutte de sang, c'était de ça dont il s'agissait, nous sommes tombés d'accord sur cette hypothèse. Un assassinat collectif. Approximativement, et jusqu'à étude complète, dix êtres informatiques en « pleine vie » s'étaient sentis mis à l'écart, en avaient eu conscience à quelques instants de l'agression, mais trop tard. Parfaitement conscients de subir une vengeance et, totalement impuissants à modifier le cours du temps, condamnés à revivre éternellement l'instant.

Condamner les autres à vous suivre dans une simili mort, et qu'ils l'aient compris, qu'ils aient eu conscience qu'ils n'y pouvaient plus rien... Ces mutins d'un nouveau genre avaient, préalablement, placé appareil et contradicteurs dans une position de prisonniers ! Et, dans l'immédiat, impossible de mettre un terme à cette « séquestration ».

Le mot de passe « Éternité » prenait une singulière et sinistre signification. Fallait-il que le conflit entre ces navigants et les dix autres fût extrême ! Car ils pouvaient fort bien mettre un terme, pour peu qu'ils le veuillent, et pour peu qu'aucune destruction mécanique n'ait été perpétuée. Et c'était le cas puisque les fichiers de ces humains protestaient toujours, répétant l'ultime seconde.

Ce mot de code avait été minutieusement choisi, ça ne faisait aucun doute. Des astuces et des combinaisons informatiques avaient sciemment et préalablement spolié l'ordinateur de son pouvoir de gérance des passagers, cette déduction s'imposait d'elle-même. Nous étions désemparés, car, avec l'aide de l'ordinateur, nous aurions apporté une fin à ce drame, ne serait-ce que provisoire, à défaut de pouvoir relancer la tuyère. Leur apporter une fin paisible, c'était possible. À condition de passer des semaines à multiplier les essais de connexions, soit, mais ça n'aurait été que charité. Si quelque fois nous en avions le droit, car c'est ce qui est venu à l'esprit de quelques uns d'entre nous, que savions-nous de la cause qui avait déclenché ce coup de force ? Cela ressemblait bien à un acte de désespoir extrême.

Nous, nous étions impuissants. Tout juste si nous pouvions espérer un fugace contact avec les mutins, des mutins qui s'étaient mis « à l'écart » d'eux-mêmes. Car c'est bien ce qui ressortait de nos réflexions : ils avaient subrepticement pris le pouvoir et décidé pour tous.

« Éternité »... « On » avaient décidé de l'éternité. C'était monstrueusement sinistre !

Nous restait une seule perspective : tenter d'entrer en contact avec ceux qui s'étaient isolés. Donc, remettre à contribution notre ordinateur.

Nous avons encore essayé de « remonter » à l'ordinateur de ce vaisseau en passant par chacun des personnages, ce qui s'est révélé impossible : des liens foetaux que l'on aurait parfaitement sectionnés. Si parfaitement que l'on ne pouvait s'empêcher de penser que cette rupture de lien avait bien été minutieusement conçue, réfléchie, préméditée. Ces « voix » étaient dans l'incapacité d'effectuer, ou même d'influencer, une quelconque commande. C'était trop parfait, trop irrémédiable.

Dernière possibilité : trouver cet accès dans la coque et aller examiner de plus près ces connexions. Nous nous y sommes résolus, nous n'allions pas rester encore des mois face à cette épave. À trois, nous avons sorti nos scaphandres pour

aller y voir de plus près, ça ne posait pas de problème, pour peu que cet opercule ne résiste pas trop. Alors nous nous sommes approchés de ce vaisseau pour pouvoir y pénétrer.

Cela fait, il a été relativement aisé de court-circuiter l'ordinateur impuissant et d'y substituer le nôtre. Les connexions réactivées, nous avons rapidement sorti les protestataires de leur immobilité psychique après avoir modifié la date, comme pour escamoter ce siècle d'abandon. Leurs visages respiraient la confiance avant ces monologues désespérés, ils les ont retrouvés. Et puis nous nous sommes attachés à sortir les autres de ce temps incertain où ils s'étaient emprisonnés. Puis reconstitué leurs hologrammes, histoire de voir leurs têtes. Et là, surprise : une femme et un homme, nus, enlacés. Pas plus de trente ans. Des visages exprimant une sérénité inouïe...

On ne saura jamais si tous deux étaient d'accord pour se choisir l'éternité. Ce serait vraiment horrible si il y en n'avait eu qu'un des deux, vraiment horrible. Même si ce ne sont que des flux de ions injectés dans des agencements d'atomes polarisés inscrits dans un cristal, il n'en s'agissait pas moins de vies cohérentes et raisonnantes. Impossible de les restituer dans la vie de l'ordinateur et impossible d'en faire des copies pour les envoyer vers la Terre, il nous aurait fallu être des spécialistes. Nous n'avons pu capter que cette image : deux corps nus, enlacés, comme suspendus dans le vide. Avec du temps, si nous pouvions espérer relancer le dynamisme de l'équipe, force était de constater que ces « deux-là » nous échappaient, leur isolement fabriqué était parfait. Cette seule image accessible : ces deux corps nus. Apparemment : immobiles. Mais nous ne captions qu'une seule image.

\*\*

Si nous n'avions pas rencontré ce vaisseau : un couple vivant éternellement une ultime seconde...

De retour à notre vaisseau, j'ai envoyé un message vers la Terre :

« Avons repéré l'Aile d'Icare. Construit en 2106. Impossible de relancer sa gestion. Stop. Demandons consignes. Stop »

Ainsi, nous avons respecté le Règlement. Mais il y avait fort à parier qu'une réponse tarderait et que les « deux autres » resteraient encore enlacés un bon moment. Ce qu'ils avaient projeté, sans doute, à voir leurs visages. Pas tout à fait l'Éternité devant eux pour cet amour « décharné mais sublime », ai-je pensé, mais ils avaient un sursis de quelques années.

Et puis l'idée m'est venue, irrésistible. Mais je l'ai gardée pour moi. Tous, à bord, n'étions que des hommes, tous persuadés, sans doute, qu'il n'y avait que ce miraculeux contrat qui les avait menés là et qu'au retour ils retrouveraient leurs dulcinées. Alors j'ai chassé de mon esprit, pour la millième fois, l'image aimée qui me poursuivait. Ces deux corps : il y avait de quoi, j'ai pensé, vous tordre les tripes d'envie ! Même si le hasard avait fait que nous rencontrions ce vaisseau et fait rater leur éternité, ils étaient restés ensemble un siècle, ces deux-là.

Oui, je me serais contenté d'un tel sursis. Oh oui ! Mais elle m'avait congédié un mois auparavant. Je savais qu'ils cherchaient des techniciens pour ce

vol derrière Pluton, alors j'ai signé ce contrat, ce n'est pas plus compliqué. Mais j'aurais pu, tout aussi bien, me retrouver dans une mine de Mars. Je m'en souviens, j'aurais été partant pour n'importe quel travail qui se présenterait, à la seule condition qu'il fût le plus éloigné et le plus abrutissant possible. Alors : ça a été Pluton.

Mais que lui avait-elle donc trouvé de plus qu'à moi, à ce bellâtre surfait, tout juste capable de se trémousser dans les boîtes à la mode ! Rien de plus qu'un minable gigolo ! Le plus parfait et le plus minable des gigolos ! Un zigoto laqué et gominé, allez comprendre !

Saleté de vie. Pourriture de vie. Mars ou Pluton... Encore cinq années à tirer. Ensuite ? Bof.

Van Malaerth

Juin 2006.